LA POUDRE - ÉPISODE 15 - HELENA NOGUERRA

Lauren: Bienvenue dans La Poudre, une conversation intime, profonde avec des femmes artistes, activistes, politiques de toutes générations, de toutes opinions. Comment sont-elles devenues femmes ? Comment habitent-elles leur corps de femme ? Que pensent-elles ? Écrivent-elles ? Je suis Lauren Bastide et aujourd'hui je reçois Helena Nogerra.

Lauren [00:00:54] Tout le monde connaît Héléna Noguerra. Personne ne connaît Héléna Noguerra. Elle fait partie de ces figures ultra-populaires, faciles à identifier, habituées du PAF, le paysage audiovisuel français. On connaît son visage, sa silhouette sublime, sa beauté du diable, comme elle le dit joliment, mais connait-on la Helena Noguerra qui écrit des tribunes politiques dans Libération ? Connaît-on celle qui réalise des films pornographiques féministes ? Ben non. Comme souvent avec les femmes, on ne retient d'elle que ce qui saute aux yeux, ce qu'il y a de plus simple. Ce qui tient en 140 signes.

Helena [00:01:26] Ah, tu as couché avec toute la terre ? Bah non, pas tellement en fait.

Lauren [00:01:29] Héléna Noguerra a été et *est* un milliard de choses à la fois. Et quand son éditeur m'a envoyé son dernier livre, "Ciao amore", une romance sombre et solaire, je me suis dit qu'en l'écoutant pendant une heure, j'arriverais peut-être à explorer quelques-unes de ces facettes-là.

Helena [00:01:44] Mes seins m'étonnent toujours.

Lauren [00:01:45] Alors on l'a fait. Et le résultat est cet entretien à la fois sombre et solaire, lui aussi. Avec Héléna Noguerra, on a parlé de nudité, de télévision et de meurtre.

Lauren [00:01:58] Héléna Noguerra, moi ce qui m'a le plus marquée de vous ces dernières années, et je vous le dis vraiment sincèrement, c'est cette tribune que vous aviez écrite dans Libération au moment de l'affaire du burkini, en août l'année dernière. Elle commençait ainsi : "Ami·e·s féministes qui, tout comme moi, vous préoccupez de la place accordée aux femmes dans notre monde, je voudrais poser quelques questions. Est-il judicieux de continuer à débattre du port du burkini et associé ? Devons-nous continuer à jouer le jeu d'un monde patriarcal qui nous impose la question de ce que doivent, ou non, porter les femmes ? Ne devrions-nous pas plutôt nous insurger de la possibilité même d'un débat qui nous ramène à un temps, 1800, où une loi interdisait aux femmes de porter des pantalons ?" Moi, je me souviens quand j'ai vu cette tribune signée par vous toute seule en plus, je me suis dit : "Mais qu'elle est courageuse. Et qu'elle est féministe." Et là, vous venez de sortir un roman d'amour sur fond de road trip et d'intrigues, "Ciao amore". Dans ce roman une

très belle jeune femme, Cléophée tombe amoureuse d'un homme sombre et mystérieux. Elle est fantaisiste et elle a un penchant certain pour les drogues chimiques. Alors moi, je vois bien, je crois, le lien qu'il peut y avoir entre ces deux actes d'écriture. Mais j'imagine que pour beaucoup de monde, une tribune politique et un roman sentimental ce n'est pas supposé être écrit par la même personne. Est-ce que vous en avez conscience de ça ?

Helena [00:03:17] Oui, c'est pas... c'est pas... c'est pas une parole qui se situe au même endroit. C'est vrai. Bien que quand j'écris Cléophée, c'est un personnage que je trouve finalement assez féministe parce que c'est une femme moderne et que c'est un portrait de femme comme je les aime, c'est-à-dire elle... elle attend pas le baiser du prince charmant. C'est une princesse d'aujourd'hui, d'ailleurs. C'est elle qui va le chercher le baiser, c'est elle qui va le provoquer. C'est elle qui va chercher... qui court derrière son idéal et qui va le provoquer. C'est pas... elle a pas le syndrome de La Belle au bois dormant qui, en psychanalyse, est le syndrome de la femme qui attend d'être sauvée par le baiser d'un homme et qui ne commence à exister qu'à partir du moment où elle a été embrassée par le prince et là, ouf ! La vie s'ouvre à elle. Donc, c'est à peu près la même démarche, mais effectivement, la prise de parole d'un seul coup dans un mag... dans un journal tel que Libération, où on écrit quelque chose de plus engagé et de plus militant... Ouais, c'est différent. C'est vrai que c'était la première fois que je le faisais parce que ça m'a chauffée. C'est-à-dire c'est monté très très fort en moi, ces histoires de burkini, de droits des femmes qui reculaient et notamment dans le burkini, d'un seul coup, un matin, je me réveille et je me dis : "Mais il n'y a pas de débat !" En fait, on est... on continue à... à se laisser faire, en continuant à vouloir débattre de ce qu'on peut porter ou pas. Mais en fait, il faut monter plus haut et aller plus loin dans la... Même philosophiquement : il n'y a pas de débat sur ce que nous portons ou pas. Donc maintenant, si nous voulons être féministes, donnons les armes aux femmes de... de lutter contre le burkini ou la burqa et qu'elles soient libres et qu'elles ne soient pas subordonnées à une idée d'elles. Mais il faut leur donner les armes. Donc parlons d'éducation, faisons des... faisons des réformes sur l'Éducation nationale. Comment on va éduquer nos enfants ? Quels sont les messages que l'on transmet ? Mais ne débattons plus de ce qu'on doit porter ou pas. Parce qu'on ne se demande pas si le short de magnum c'est bien ou pas. Si un homme en crocs c'est possible, ou... On s'en fout de ce qu'ils portent. Donc qu'on nous foute la paix et que surtout nous, on ne joue plus le jeu, qu'on leur dise : "Ah tu rigoles ou quoi ? Tu vas nous dire ce qu'il faut mettre ?" Donc voilà. Donc j'ai pris la plume à ce moment-là.

Lauren [00:05:43] Et c'était fort parce que c'est un débat qui était aussi empoisonné, porteur de tellement de passion... Les gens se déchirent sur ces questions-là.

Helena [00:05:50] Oui.

Lauren [00:05:50] Vous avez vraiment eu le cran d'y aller.

Helena [00:05:52] Oui, oui oui. Et puis c'est difficile parce que c'est là où on se rend compte, grâce aux réseaux sociaux... donc, les gens répondent et vous... et vous parlent, et moi j'ai répondu à chaque fois. Je réponds surtout à ceux qui ne sont pas d'accord puisque ça sert à rien d'écrire une tribune pour convaincre ceux qui sont d'accord avec moi, donc ceux qui n'étaient pas d'accord, je prends le temps de leur répondre. Et c'est fou de voir qu'en fait une pensée, elle prend du temps à être élaborée et que donc c'est très difficile pour celles et ceux qui... qui estiment qu'ils sont libres de porter le voile et qui le font sans faire de mal à personne, et que ces femmes pensent vraiment dans leur chair que c'est important pour elles. Donc c'est tout un voyage à faire, c'est-à-dire, c'est vraiment... À la base il faut discuter longtemps, beaucoup, pour comprendre pourquoi il faut se cacher. En quoi on agresse l'autre ? Pourquoi.. 'fin... Et c'est tellement une pensée qui vient de loin, qui vient de millénaires et de millénaires sur l'idée de la femme, du poison, même d'Adam et Ève, c'est-à-dire qu'on amène la pomme. Donc c'est un travail de très très très très longue haleine. Et écrire, écrire sa pensée, c'est afficher quelque chose que... Comment expliquer ça ? C'est comme si on affiche un voyage qui n'est pas forcément fait par tous. Et donc, il faut... Il faut accepter d'aller prendre la main à ceux qui vont vous vomir dessus ou qui vont se sentir agressés, donc vous agressent et vous insultent, toujours par les réseaux sociaux. C'est vrai qu'il y a eu des gens qui ont commencé à m'insulter. Et c'est toujours intéressant de savoir en quoi vous les mettez en danger finalement. Et de... Mais c'est un vrai travail. Et là, je me suis rendu compte que oui, le militantisme, la politique, c'est un travail de fou parce qu'il faut être très très fort et très armé. Parce que ça... ça irrite, ça irrite et c'est très difficile de convaincre.

Lauren [00:07:42] Il y a aussi quelque chose dans cette... dans cette idée de vouloir assigner les femmes à certaines tenues, à certains lieux. Une façon de savoir en fait où elles sont. Et vous, c'est compliqué de savoir où vous êtes.

Helena [00:07:54] Ah !

Lauren [00:07:54] Par exemple, votre dernier roman s'accompagne d'une dizaine de films que vous avez réalisés. Chaque film est une chanson écrite par vous aussi. Donc vous êtes en fait sur le projet : romancière, metteur en scène, compositeur. Est-ce que vous avez envie de tout faire ? Et est-ce que parfois, on vous reproche cette... cette boulimie ou cette envie d'embrasser beaucoup de sujets à la fois ?

Helena [00:08:13] Oui, c'est une sorte de boulimie. Ça, je m'en rends compte maintenant. Que c'est... c'est très proche d'une... d'une petite névrose, quand même. Il y a quelque chose d'un peu malade parce que ça me prend la tête et en même temps, c'est jouissif. Il y a quelque chose de jouissif dans... dans une tension et une pression que je me mets. Donc je sais pas encore expliquer pourquoi, mais effectivement, y a un besoin de faire beaucoup, avant mes

funérailles je crois, de profiter de... de beaucoup de choses et d'essayer des tas de... Tout ce que je peux, en tout cas. Après est-ce qu'on me le reproche ? Je pense que c'est difficile au départ... c'est difficile. Et encore une fois, je suis désolée de ramener ça à ça. Et certains vont encore s'irriter dire : "Ah lala mais c'est pas possible !", mais je crois que c'est aussi difficile d'accepter ça d'une femme parce que les hommes l'ont fait souvent. On a eu Boris Vian, on a eu Gainsbourg... Y en a des tas, qui ont fait de la musique, réalisé des films, écrit des livres, chanté, peint, fait de l'architecture, 'fin, mélangé, plein de trucs. Et puis, c'est acceptable, ça ne se souligne pas. Alors que moi depuis le début, depuis ma... quand j'étais plus jeune – parce que je suis toujours jeune, j'allais dire depuis ma jeunesse – mais oui vers... on a dû commencé à me voir un peu à partir de mes 18 ans dans le "PAF" (j'ai fait des guillemets avec mes doigts). Et donc, effectivement, on se dit "Ah mais elle... c'est... Tout faire, c'est ne rien faire, ah mais la dilettante..." Donc, on m'a appelée "la dilettante", on me donne plein de petits qualificatifs, qui ne m'ont jamais gênée parce que je suis toujours d'accord pour qu'on me comprenne pas puisque moi-même, je sais pas trop. Donc, je me dis : "Bon si eux ont pas compris, je peux pas leur jeter la pierre puisque moi-même je sais pas trop non plus." Donc, ça ne me blesse pas. Ça ne me décourage pas non plus, au contraire, je pense. Ça me donne de la force. Et privilège de l'âge – donc, je suis presque une dame puisque j'ai 47 ans, donc j'approche de la cinquantaine et je trouve que c'est... je me sens devenir une dame et ce personnage-là me plaît beaucoup aussi d'être un peu respectable, enfin. Parce qu'il y a un... y a un parcours et y a... y a une trajectoire et cette chose est affirmée et finit peut-être par être une spécificité que les gens acceptent. Ou pas ! Parce qu'il y a encore des réticents de toutes façons, mais qui est plus digeste que quand on postule à. À 20 ans...

Lauren [00:10:45] Ça tient sur la longueur donc ça passe.

Helena [00:10:45] Oui, c'est ça. Ça fait ses preuves, en fait. Oui.

Lauren [00:10:48] Alors on va revenir, du coup, 47 ans en arrière si vous voulez bien. Vous avez grandi à Bruxelles. Vous êtes née d'ailleurs à Bruxelles. Racontez-moi un peu vos souvenirs d'enfance belge.

Helena [00:11:01] Alors pour moi, Bruxelles, c'est les cuberdons, c'était un bonbon... que du sucre. C'est une espèce de cône rouge avec du sucre mou dedans et du sucre dur autour. C'est terrible. Il y a les choco tove qui sont une sorte de michoco, mais meilleurs puisque c'est Côte d'Or. On peut pas donner des marques, mais je suis obligée.

Lauren [00:11:20] Ah si si on peut, c'est un podcast on fait ce qu'on veut c'est trop bien.

Helena [00:11:20] Ah, génial, c'est super. Y a les... les frites, bien sûr, les copines. Et en fait, je suis devenue belge puisque moi, je suis née de parents portugais en Belgique. Donc, à 18 ans, vous avez le choix de la nationalité. Et moi, j'ai pris celle du sol. Parce qu'à 18 ans, j'ai estimé que mes souvenirs étaient belges, l'école était belge, mes copines étaient belges, les odeurs, la nourriture, les rues que je connaissais étaient belges et donc j'ai choisi cette nationalité. Je suis donc la seule Belge de la famille. Puisque tout le monde avant est portugais. Moi je suis née en Belgique, je suis Belge, et puis les générations d'après sont nées en France, donc ils sont Français. Donc en fait je suis cette espèce de trublion, et ce qui est marrant parce que ça ramène à... c'est comme si, depuis la naissance... 'fin on est toujours ce qu'on est. C'est-à-dire que je suis l'espèce de trublion qu'on sait pas où mettre et en fait, même dans ma famille, je suis la seule Belge. Donc il y a toujours eu un goût pour... pour être un peu dans la marge ou... ou pas comme les autres, en tout cas.

Lauren [00:12:19] Votre... votre père était réfugié politique.

Helena [00:12:23] Oui.

Lauren [00:12:23] Il y avait forcément, j'imagine, un... un engagement politique, un discours sur ces questions-là qui était présent chez vous dans votre enfance ? Vous avez le souvenir d'avoir conscience de ces choses-là, petite fille ?

Helena [00:12:33] C'est une éducation très très très intellectuelle. Ce sont des intellectuels, surtout mon père. Donc, qui en plus sont hippies, c'est-à-dire que eux ils arrivent, ils ont 25 ans à peu près en 68, donc c'est vraiment... quand ils arrivent en Belgique, ils ont fui la... ils ont fui la dictature, donc c'est vraiment des hippies gauchistes engagés. Donc, on est d'abord élevé dans le communisme jusqu'à tant qu'ils se rendent compte que non. Donc, il y a une espèce de... de passion pour Mao et pour les communistes. Moi, petite à 3 ans, je crie "Vive Mao ! Vive Mao !" Donc, après tout ça on... on nous explique après, au fur et à mesure que le communisme était une belle idée, mais qu'elle a été mal appliquée. Mais oui, on a été obligé à la culture. Écouter Sheila, c'était un acte punk à la maison. C'est-à-dire que c'était mal vu. Le hit parade, c'était pas... c'était pas bien vu non plus. Moi, quand je lisais "Angélique, marquise des anges", je mettais du papier kraft autour de mon livre pour que mon père me fasse pas de réflexion. Et quand il passait, il me disait : "Qu'est-ce que tu lis ?" je disais : "Thomas Bernhard", pour essayer d'éviter le... le problème. Donc c'était... y avait une dictature de la pensée, de la critique, de... de la pensée critique de déployer... oui de déployer un sens... un sens critique, je dirais.

Lauren [00:13:56] Et on s'adressait à vous sur quel... sur quel ton, sur quel mode ? Vos...

Helena [00:14:01] Je ne sais même pas si on s'adressait à nous. C'était très flou, c'était vraiment une éducation post-hippie, très

libre, très libertaire. Donc on s'adressait à nous comme si on était partie prenante de la famille. Il n'y avait pas tellement de... On n'était pas surveillé, mais on nous donnait suffisamment confiance pour que nous prenions nos responsabilités donc nous étions bonnes – je dis nous, parce que j'ai vécu avec ma sœur, mon frère a été élevé au Portugal par mes grands-parents –, mais... donc toutes les deux on était bonnes à l'école de fait, mais pas parce qu'on surveillait nos devoirs, ni qu'on nous obligeait à travailler, mais parce que depuis petites, on nous formait à... à être attentive, à être curieuse de ça, d'être en classe et d'aimer ça. Donc on étudiait même pas. Ce qu'on écoutait en classe rentrait dans notre cerveau et on était... Ma sœur était première de la classe parce qu'elle a une très très très très bonne mémoire. Et moi, j'étais deuxième ou troisième, donc tout le cursus. Et après même... même adulte, 'fin... 15 ans, quand les études deviennent plus compliquées, ma sœur elle a réussi... je crois qu'elle a eu son bac. Moi, non. J'ai abandonné parce que ça demandait trop d'efforts pour... pour travailler. J'étais pas habituée à l'effort, mais en tout cas, il y avait une facilité à être là. Parce que... parce que la pensée avait sa place à la maison et parce qu'on s'adressait à nous comme des êtres responsables. Mais mes parents savaient pas lire un bulletin ! Mais en même temps, ils n'avaient pas besoin puisque nous étions de toutes façons bonnes. Il n'y avait pas besoin.

Lauren [00:15:22] Vous n'étiez pas surveillées en fait.

Helena [00:15:22] On n'était pas surveillées, mais de la confiance qu'on nous donnait, nous n'en faisions rien de mal. C'est-à-dire on sortait, mais on rentrait à minuit puisqu'on pouvait. On allait voir des concerts à 12 ans, mais on faisait rien. On n'a pas pris de drogue parce qu'on en parlait, parce qu'on savait ce que c'était. Donc, c'était pas du laxisme non plus. C'était une liberté accordée. Nous étions considérées comme des individus et nous considérions nos parents comme des individus que nous ne voulions pas trahir. Donc, y a pas eu trop de lutte. C'était en bon entendement. Bon ma sœur a eu une crise d'adolescence un peu plus rude avec ma mère, mais elle a pas déconné non plus en fait, c'était... c'est pas mal hein ? Comme...

Lauren [00:16:05] Ouais, ouais.

Helena [00:16:05] Comme éducation. Moi après, j'ai appliqué la même à mon fils avec un peu plus de cadre, parce que j'ai trouvé qu'il y avait un peu d'abandon quand même post-hippie que j'ai recadré et en fait, ça fonctionne.

Lauren [00:16:16] Ça fait des adultes chouettes.

Helena [00:16:18] Je trouve ouais, ouais. Mon gamin il a... 'fin c'est un homme maintenant, il a 25-26 et c'est pareil. Il est plutôt libre et il déconne pas trop. Il est plutôt ancré.

Lauren [00:16:29] Et votre mère, c'était quel genre de femme ?

Helena [00:16:31] Et ma maman, elle était... Elle alors, elle, c'est la joie. Elle elle est plutôt dans le côté fantaisiste de tout ça. Là je... c'est vrai que j'ai parlé... C'est marrant que vous ayez mis ça... Là, j'ai plutôt parlé du côté paternel et elle, c'est un peu la fantaisie, la beauté, le solaire, la joie, le désordre qui vient là-dedans, mais toujours très philosophe. Maintenant qu'elle est âgée, on l'appelle Grand-mère feuillage parce qu'elle est très sage.

Lauren [00:17:00] Oooh c'est beau.

Helena [00:17:01] Elle est très indienne, donc le côté sage et plutôt plus bouddhiste que j'ai en moi, vient d'elle. C'est-à-dire se résigner à. Aux événements, les accepter tels qu'ils sont. On vieillit, ben oui ! Et alors ? Et mieux vaut faire avec que lutter contre puisque tu ne pourras rien y faire, donc fais-en quelque chose ! Donc comme je vous le disais tout à l'heure, moi j'en fais un personnage : bah je suis cette dame, c'est super, je... je parle avec une voix plus posée. Et donc c'est ça oui, c'est la sagesse folle la mère, et le père c'est la réflexion, l'esprit critique,.

Lauren [00:17:38] La pensée.

Helena [00:17:39] La pensée ouais. La dictature.

Lauren [00:17:41] C'est marrant parce que vous parlez beaucoup de vos 9-10 ans et... et dans votre biographie, ça correspond à un moment particulier où votre famille bascule. C'est le moment où votre sœur qui s'appelle Lio connaît un succès incroyable. Alors mes auditrices et -teurs sont un peu plus jeunes et je suis pas sûre qu'ils comprennent bien, dans les années 80, ce que ça pouvait être Lio.

Helena [00:18:02] Oui.

Lauren [00:18:02] Moi j'étais toute petite, mais voilà, elle a vendu, je sais pas, 2 millions d'albums...

Helena [00:18:05] 10 !

Lauren [00:18:06] 10 millions d'albums. Banana Split c'est 2 millions.

Helena [00:18:08] Banana Split.

Lauren [00:18:09] Ouais. Et 'fin elle était au top 50, à la télévision tout le temps. Du coup, j'ai lu que ça vous... ça vous avrait aussi... eu des conséquences sur votre scolarité, sur votre vie quotidienne évidemment, dans vos rapports avec vos parents. Et vous avez eu cette phrase que je trouvais très belle : "Je suis plus jeune, elle est plus célèbre. On a tôt fait de nous comparer comme deux petits singes se tortillant sous les spotlight, mais on s'est renforcées par là. On a eu l'occasion de mesurer la solidité de l'amour que l'on se porte."

Ce serait pas une définition de la sororité en fait que vous venez de formulez ?

Helena [00:18:40] Dis donc ! Absolument. Absolument. Moi je le dis souvent quand on me ramène à : "Oh la la, le problème, Lio, Héléna..." Je dis : "Non, problème de soralité... sororité on dit ?"

Lauren [00:18:51] La Sororité oui, comme une espèce de pendant féminin de la fraternité, en fait.

Helena [00:18:53] Voilà c'est ça. C'est ça. Eh bien, c'est exactement ça. C'est juste qu'on est sous les spotlights et que donc, c'est visible. Mais effectivement, être la petite sœur de quelqu'un, dans quelque fratrie que ce soit, c'est compliqué parce que c'est le premier. Le premier est jaloux du dernier, alors que le premier... le dernier pense que c'est le premier qui est le mieux aimé, ce que je pense d'ailleurs, toujours. Le premier pense que c'est le dernier le plus aimé, parce que c'est le petit, le chouchou, le dernier, nanana. Enfin, oui, c'est effectivement ça. Sauf que nous, on est sous les spotlights et ça se voit, et c'est au vu de tous et tout le monde peut avoir son avis là-dessus. Mais rien de nouveau sous le soleil, effectivement.

Lauren [00:19:35] Et vous, à 15 ans, vous devenez mannequin ?

Helena [00:19:37] Oui.

Lauren [00:19:37] Le mannequinat, c'est quand même un endroit où le corps des femmes est traité avec beaucoup de violence, j'ai l'impression. Vous l'avez... vous l'avez ressenti, vous le ressentiez à l'époque ?

Helena [00:19:44] Oui. Oui oui, je l'ai ressenti. Je m'y suis inscrite parce que ça me permettait moi de quitter l'école. C'était un... un moyen de quitter le "sœur de Lio" justement, qui me... qui me poursuivait à l'école et qui était invivable. Et je suffoquais. Donc je suis partie là-dedans. Mais très vite, je me suis rendu compte effectivement, que c'était débile, que j'étais tout le temps en train de sourire sur les photos, que je mettais... que je faisais des pubs où je mettais du parfum dans l'air, j'étais très contente parce que j'avais mis du parfum...

Lauren [00:20:18] Parce que rien ne vous rend plus heureuse que de vous asperger de parfum, évidemment.

Helena [00:20:20] Bah c'est ça, et que mettre un rimmel me rendait woouh, légère et pimpante dans les rues ! Et je demandais aux publicitaires pour qui je travaillais, je dis : "Mais pourquoi on est obligé de faire ce plan où... où je souris bêtement parce que j'ai mis du rimmel ? Est-ce que je peux pas mettre le rimmel, point ? Est-ce que je suis obligée d'en faire des tonnes, genre wouh, mes cheveux ! Je les adore, mes cheveux ! Et je fais des trucs avec ma tête..." Et donc j'étais

déjà un peu contestataire. Et je me souviens des... des équipes qui disaient : "Mais enfin ! Mais t'es payée pour, tu l'as accepté, fais-le." Et en même temps, je trouvais qu'ils avaient raison. C'est-à-dire que à partir du moment où j'y étais, bah j'étais déjà une collaboratrice de cette idée-là. Pourquoi vouloir remettre en question alors que j'étais moi-même nourrie à ce lait-là, à ce biberon-là ? Mais en fait, c'est très très difficile d'être une révolutionnaire. Donc, je le suis pas vraiment, c'est-à-dire que je questionne et je remets en question, mais je n'ai pas eu et je n'ai toujours pas les armes, en tout cas, ou je les prends pas. Donc... mais je ne m'en veux pas, je me méprise pas non plus parce que je... je vois bien que c'est compliqué d'être aussi cette femme-là et de comment est-ce qu'on survit dans ce monde ? Et je n'ai pas le courage d'être... d'être cette guerrière à la campagne... Oui, oui.

Lauren [00:21:41] C'est drôle !

Helena [00:21:41] Je m'en veux !

Lauren [00:21:41] Cette espèce d'opposition entre la fille qui met du rimmel et la guerre à la campagne.

Helena [00:21:47] Oui je m'en veux ! Oui oui, parce que c'est très difficile d'être nourrie, de gagner sa vie en étant mannequin ou même d'être une comédienne et qu'est ce que c'est que... Moi je me pose toujours la question : qu'est-ce que c'est qu'être cette comédienne qui va sur un tapis rouge, qui appelle des marques de vêtements, parce que les marques de vêtements vous prêtent ces habits, pour faire des photos. Des marques vous appellent et veulent bien parfois vous payer pour mettre un bijou. Donc est-ce que je mets ce bijou ? Qui fabrique ce bijou ? Sur quel sang ? Est-ce que j'ai du diamant sur les mains ? Et moi, je prends de l'argent ? Et qu'est-ce que je fais ? Et c'est... ce sont des questions, à chaque étape, à chaque pas que l'on fait, on enclenche et on parle de quelque chose, et on... et on collabore à. Donc c'est toujours très très compliqué. Quand je fais des photos pour un magazine féminin parce que je veux parler de ce que j'ai fait, d'un livre, mais donc on m'habille, on me donne des habits et on me photographie avec ces habits. Mais quel est le bijou que je mets à ma main ? Quel est le pull que je mets ? Où a-t-il été fabriqué ? Qu'est-ce que je cautionne, ou pas ? Et c'est vertigineux comme prise de questions ! Donc, il y a des moments, je me dis : "Bah je vais me faire fabriquer une blouse blanche et j'irais sur tous les tapis rouges avec cette blouse blanche fabriquée en France avec du coton français, par une petite couturière du quartier et basta." Mais... mais je sors aussi du système donc quelle est ma survie ? Comment je peux y survivre ? Comment je... et... je ne parle que du... des filles. Après, sans doute, j'espère qu'un PDG de multinationale se pose des questions ! J'aimerais !

Lauren [00:23:19] Oui. C'est pas dit.

Helena [00:23:20] Mais... Mais voilà, vous voyez, c'est un peu tempête sous le crâne tout le temps.

Lauren [00:23:24] En tout cas, à l'époque, oui vous avez 15 ans, vous êtes très jeune. C'est encore l'adolescence. Et vous... et vous sortez du circuit scolaire classique, vous allez faire une autre école, j'imagine, qui est un peu celle de la vie comme on pourrait l'appeler...

Helena [00:23:35] Oui.

Lauren [00:23:36] Est-ce que vous vous rappelez de femmes que vous admiriez, ou de... ou de livres que vous auriez pu lire, de choses qui vous ont nourri à l'époque ?

Helena [00:23:44] Ah oui, oui oui. Quand j'étais mannequin, je lisais énormément parce que j'avais pas trop confiance aux adultes. Je les trouvais très très effrayants, donc je lisais tout le temps, je leur parlais très peu et donc je lisais Kundera beaucoup. Je me souviens de ça. Marguerite Duras, énormément. Boris Vian pour sa fantaisie aussi beaucoup. Oui je dirais ça. Je me souviens aussi du "Journal de chambre" de Mirbeau, que j'avais lu, que j'adorais et que je trouvais vraiment trouble. En plus, sur la couverture, y avait une photo de Jeanne Moreau donc c'est vraiment pour...

Lauren [00:24:16] "Journal d'une femme de chambre" ah oui, c'est ça.

Helena [00:24:19] Oui, qu'elle a interprété dans un film de Buñuel. Et Moreau comme ça, un peu trouble... Donc oui, la lecture était hyper importante pour moi. C'est aussi l'époque où j'ai commencé les premiers écrits sur le bouddhisme, où je me suis rendu compte qu'il y avait le dalaï lama qui existait et qui avait dit cette phrase incroyable : "Quand on a un problème, il faut l'analyser. S'il y a une solution, il n'y a plus de problème. Mais s'il n'y a pas de solution, il n'y a pas de problème." Et j'ai dit : "Ah ouais, c'est pas mal !" Parce que c'est vrai que plutôt que se mettre la rate au court bouillon sur quelque chose qu'on ne peut pas résoudre, on peut très bien se dire : "Bon, bah voilà je n'ai pas de solution pour ça. Donc j'oublie." Donc oui oui, la lecture très importante, oui. Sagan, aussi ! Pardon.

Lauren [00:25:05] Ah oui Sagan, évidemment, merci de la citer.

Helena [00:25:07] Ouais, Sagan, pour sa facilité... Oui, je dirais c'est mon quatuor gagnant. Duras, pour sa langue et sa manière de décrire les histoires d'amour, Vian pour sa fantaisie, sa liberté, Kundera pour la pensée, la politique et Sagan pour... pour le cinéma quoi ! La... la fulgurance.

Lauren [00:25:28] Et vous avez du coup toujours... même... même toute jeune, en fait, dénoncé, formulé la... la façon dont les femmes sont objectivées, mises en scène dans ces publicités. Dans votre livre, dans "Ciao amore", y a un moment jouissif où vous imaginez une ville où les panneaux seraient remplis d'images

d'hommes nus. Et c'est... c'est une vision qui est assez intéressante. Est-ce que c'est une conscience que vous avez parce que vous même, vous avez posé nue ?

Helena [00:25:56] Aussi... Oui, tout ça est mêlé. C'est-à-dire que ça vient de, comme on disait au début, de mon père, c'est-à-dire que je me souviens une après-midi où je m'ennuyais, je disais : "Mais papa, je m'ennuie ! Je m'ennuie !" Il me dit : "Ben écoute, puisque tu regardes tout le temps la télé, prend un cahier, fait des colonnes et quand la publicité arrive, essaye de comprendre quel est le produit, comment est-ce qu'on le vend, quel... est-ce qu'on emploie un homme, une femme, quelle est la voix qui raconte ça, si on a mis un homme, est-ce que c'est une voix de femme qui en parle ? Qu'est-ce qu'elle dit la voix ? Et essaye de comprendre comment est-ce que les publicitaires ont voulu te vendre un produit. Et qu'est-ce qu'ils ont déployé." Donc j'ai quand même dix ans, donc déjà tout de suite je comprends que souvent, on met des femmes à poil pour vendre une voiture, du lait et que les voix sont aussi terriblement stéréotypées. Après, je deviens mannequin, donc je deviens moi-même objet et je participe de ça. Et après, je commence à chanter, à devenir chanteuse, comédienne, travailler à la télé, donc comme je suis plutôt mignonne, on me demande de faire des photos nue que je refuse régulièrement, souvent, etc. En me disant : "Bon, j'ai autre chose à prouver. Il faut que je prouve autre chose." La quarantaine arrivant, je pense avoir prouvé suffisamment de choses. Donc, le Play Boy me propose de poser nue et je dis "OK". Puisque j'ai 40 ans, c'est un acte féministe aussi de dire que on est belle à 40 ans, et on est toujours désirable. Et avec le recul, je me dis : "Mais finalement, à 40 ans, je me mets toujours à cet endroit-là", c'est-à-dire cette peur de la femme de ne plus être cet objet de désir et donc de disparaitre d'une société où finalement, on est beaucoup à cet endroit-là. Et je me retrouve à dire : "Pardon, excusez-moi, j'ai 40 ans, mais vous savez, je suis quand même une bonnasse !" et je me dis : "Ah merde !" Cet endroit de la liberté est toujours cet endroit du piège pour nous les femmes. C'est-à-dire que dans certains pays où la femme est voilée, subordonnée et où on l'enferme, elles se mettent nues sur les blogs... Il y avait une Iranienne, je pense, qui s'était mise nue pour dire : "Ben moi j'ai un corps, et je suis nue et mon corps est beau et est libre, et je veux qu'il exulte aussi." Donc ça, c'est l'endroit de sa liberté. Et ici, ce corps nu est l'endroit de notre prison puisque du coup, on se ré-objetise, on est de nouveau cet... cet objet du désir et c'est très compliqué cette question, parce que je suis aussi objet du désir. Je suis désireuse et désirante.

Lauren [00:28:19] Oui, parce que vous portez aussi, c'est ce que je trouve vraiment intéressant... 'fin je vais un peu plus loin dans mes questions du coup, parce que vous venez naturellement en fait.

Helena [00:28:24] Oui, allez-y, allez-y !

Lauren [00:28:25] Vous êtes porteuse d'une parole très libérée sur le sexe.

Helena [00:28:28] Oui ! Oui !

Lauren [00:28:28] Ça je trouve ça génial ! Vous avez toujours revendiqué le fait d'avoir une sexualité épanouie, comme une façon d'accéder à la créativité, à l'amour de soi, au bien-être. Et c'est quelque chose qui est très moderne, qui commence à émerger dans le féminisme grand public, y a des réalisatrices porno féministes, des femmes photographes qui revendiquent leur droit à mettre en scène d'autres femmes nues. D'ailleurs, on a fait une expo avec elles il y a pas très longtemps avec La Poudre. Il y a aussi un site que je vous recommande, qui s'appelle Oh my God yes, où l'on voit des femmes se masturber et expliquer comment elles accèdent au plaisir. C'est quelque chose qui est très présent.

Helena [00:28:59] Oui.

Lauren [00:29:00] Et on voit la difficulté qu'il y a à formuler pour une femme, voilà, comment je jouis. Et vous, vous l'avez toujours clamé haut et fort et je me suis demandée d'où venait cette liberté de parole que vous avez sur la sexualité toujours... toujours portée ?

Helena [00:29:16] Parce que, en fait, très longtemps, je me suis considérée comme un individu. C'est-à-dire que moi-même, je me suis considérée tout à fait, mais normalement, sans jamais me poser de question comme un égal de garçon. C'est-à-dire que même je disais bêtement : "je suis un chic type" parce que c'était plus facile et plus courant. Maintenant, avec le recul, je me rends compte à quel point c'est encore un endroit où finalement, c'est idiot on...

Lauren [00:29:40] Vous vous maculinisez pour vous dire que vous étiez normale quoi, oui.

Helena [00:29:42] Voilà. Pour être normale, il faut être homme. Mais en fait, je me sentais tout à fait leur égale. C'est-à-dire qu'un homme qui me demandait d'aller boire un verre, je trouvais ça tout à fait normal puisque j'étais une chic femme, un chouette individu donc je pensais qu'il voulait boire un café avec moi et qu'on allait être pote. Et petit à petit, les choses basculaient, et quand je couchais pas avec, il m'invitait plus à boire un verre, donc je me disais : "Bah, enfin ?!" Mais très longtemps, je trouvais que... bah on était pareil, donc leur liberté, ben j'avais la même. Donc ils parlaient de cul, je parlais de cul. Ils baisaient avec tout le monde, je baisais avec tout le monde. J'étais tout à fait comme eux, mais... Et puis d'un seul coup, j'ai vu que, ben je devenais la traînée. Ou bien on me disait : "Ah tu as couché avec toute la terre ?", je disais : "Ben non, pas tellement en fait." Un petit peu de gens, mais ça fait d'un seul coup toute la terre pour une femme. Tout prend... Un garçon égal mille pour... donc ça... je parle proportionnellement. Et donc je me suis rendu compte petit à petit de cette différence. Mais pour moi, j'ai toujours été libre de ça. Et c'est là où, petit à petit, la question est difficile et je ramène à ce que je disais tout à l'heure, c'est-à-dire à quel endroit on est... on s'objetise nous-mêmes, à quel endroit je suis un être sexué et désirant et à quel

endroit je redeviens que l'objet ? Et c'est cette liberté qui est difficile à faire parce que finalement, poser nue, bah quoi ? Mon corps, il est là, il est joyeux, il est joyeusement libre et solaire de se montrer nu. Ah oui, mais en même temps, qu'est-ce que les hommes en font ? Qu'est-ce que... à quel endroit est-ce que le dialogue en fait est... est faussé ? Donc, pareil, j'en profite puisque j'ai dit à un moment : "Bah oui, je comprends pas Rihanna et Beyoncé, je comprends pas ce féminisme." Et finalement à la fin, j'ai dis : "Mais non ! Idiote, c'en est aussi. Pourquoi... pourquoi elles auraient pas le droit d'être sexy et sexuées ?" Mais c'est très compliqué, cette bataille-là elle est... elle est sur le fil.

Lauren [00:31:47] C'est aussi une question du cadre dans lequel on s'exprime et pour préparer l'interview, j'ai regardé des tonnes de vidéos de vous, y en a beaucoup, notamment sur le site de l'INA, les archives de la télévision. Et donc il y avait des extraits d'émissions de Thierry Ardisson qui dataient du début des années 2000. Mais en les regardant, je m'énervais toute seule devant mon ordi. Mais c'était délirant ! On vous coupe toutes les trois secondes, on vous renvoie sans cesse à votre physique, à votre sœur. On vous caresse le crâne en vous disant que vous êtes mignonne, et vous vous en tirez avec un panache dingue !

Helena [00:32:18] Ah ouais ?

Lauren [00:32:18] Je trouve hein ! Et moi, ça m'a tuée. C'est une télévision que j'ai regardée aussi moi, quand j'avais 20... 18-20 ans. Ça ne me paraissait pas aussi choquant.

Helena [00:32:24] Non.

Lauren [00:32:24] Et aujourd'hui, avec la lecture peut-être plus militante que j'ai des choses, je me dis : "Mais quelle misogynie !"

Helena [00:32:31] Ouais.

Lauren [00:32:31] "Quelle violence !" Vous en aviez conscience à l'époque ?

Helena [00:32:33] Non. Non je crois pas que je m'en rendais compte sur le moment. Par contre, j'étais très réticente à aller dans ces endroits et le souvenir que j'en ai, c'est que je ne suis pas très à l'aise, que je suis un peu fermée et que je subis les choses que j'essaie de...

Lauren [00:32:49] Ouais, vous êtes un peu en mode de défense quand même, y a pas le choix !

Helena [00:32:51] J'essaie de m'exprimer sans... sans rentrer dans le lard... C'est petit à petit que je rentrais dans le lard. Je me souviens d'une émission où Michel Denisot me dit – alors je venais de faire un album où j'écrivais toutes les paroles et monsieur Catherine, la musique – et il me dit : "Vous venez de faire un album avec

monsieur Catherine, dont vous êtes la muse." Je dis : "Tiens, c'est intéressant." Je lui dis : "Vous pouvez me décrire ce que c'est qu'une muse, déjà ?" Donc il savait pas trop non plus. Il me dit : "Ben, non." Et je dis : "Mais en fait pourquoi ce serait pas lui ma muse ?" Avant... avant que je chante ses chansons, on en entendait pas beaucoup parler non plus. Donc, c'est une collaboration. Pourquoi à partir du moment où nous collaborons, la fille devient la muse du monsieur ? Il a fait les musiques de mes chansons, donc peut-être que c'est lui qui m'amuse ou que je l'amuse. Mais alors je ne suis peut être pas sa muse. Mais voilà, tous ces trucs, où effectivement... Mais c'est tardif ! Enfin tardif, j'ai 26-27 ans, quand je m'en rends compte. Alors que les émissions dont vous parlez, j'ai peut-être un petit peu moins.

Lauren [00:33:48] Oui.

Helena [00:33:48] Et y a beaucoup de timidité aussi.

Lauren [00:33:50] Oui.

Helena [00:33:50] C'est-à-dire que la fille, même pensante, à 20 ans, il faut vraiment qu'elle ait beaucoup beaucoup de caractère et qu'elle ait... pour s'afficher, pour s'affirmer. C'est-à-dire que je ne manquais pas de caractère mais j'avais cette politesse qu'on nous apprend, à nous les filles, d'être mignonnes, sympathiques et souriantes. Et j'ai eu du mal ! J'ai eu...

Lauren [00:34:09] D'ailleurs on vous le dit sans cesse, "ah elle est tellement mignonne avec son petit sourire..." Et j'étais là genre : "Ah !! Mais laissez-la !"

Helena [00:34:15] Mais oui ! Mais oui et ce sourire qui est naturel chez moi...

Lauren [00:34:18] C'est fou ! Parce que vous dites des choses en plus extrêmement sensées, on sent une maturité, on sent une conscience même politique. Mais on vous laisse pas en placer une quoi.

Helena [00:34:24] Non, on ne l'entend pas.

Lauren [00:34:25] On parle sans cesse de... C'est incroyable.

Helena [00:34:25] Oui oui, on l'entend pas. Et c'est un... c'est vraiment une frontière aussi, ce visage, ce corps, cette géograph... Moi, j'appelle ça la géographie du corps, quoi. C'est vraiment un langage qui permet ou pas. Et moi, j'avais pas... J'avais pas cette parole que j'ai aujourd'hui en fait. Que m'a donnée l'expérience, l'expérience aussi de l'exercice. L'âge... enfin tout mélangé ! C'est...

Lauren [00:34:50] C'est marrant parce que vous dites ça vient vers 27-28 ans et c'est l'âge de votre héroïne, Cléophée elle a 28 ans.

Helena [00:34:57] Oui, ouais.

Lauren [00:34:57] Vous situez le basculement vers la trentaine dans la vie d'une femme comme un moment important ? Où y a...

Helena [00:35:04] Je trouve ouais. J'ai l'impression, et par mon vécu et par l'observation que j'ai maintenant des plus jeunes que moi, qu'il y a vraiment une sortie de l'enfance. En fait, à 20 ans, on a l'impression qu'on va traverser... que ça y est, qu'on est un adulte et que c'est bon. Et en fait, maintenant, avec le recul, je vois bien que c'est... que c'est le goulot et que c'est la fin de l'enfance. Et qu'en fait, on est vraiment un enfant. Quand je vois les trentenaires, je les sens tout jeunes, je les vois... Et... et oui, la trentaine arrivant, on sent que, il faut quitter quelque chose, qu'il faut être plus concret dans le monde. Je pense que c'est vraiment le premier petit bilan et que, comme je dis, la première phrase du livre dit : "Cléophée arrivait à un âge où on peut commencer à pleurer sur sa vie." C'est que avant, on regarde en arrière et puis bon bah y a l'enfance, tout ça. Et puis, d'un seul coup, bah oui, on peut dire "il y a dix ans" et déjà pouvoir dire "il y a dix ans, j'étais à tel endroit", c'est un truc parce qu'à 12 ans, on le dit jamais.

Lauren [00:36:08] Ouais.

Helena [00:36:08] On dit pas "Oui, y a dix ans..." Et c'est vraiment...

Lauren [00:36:11] Oui ou alors pour parler d'amitié, pour parler de choses légères, de... ouais.

Helena [00:36:13] Oui, mais c'est un âge, je pense, qui... qui est charnière. Enfin, ils le sont tous, de toute façon, c'est ça qui est formidable, même si c'est triste de vieillir puisque le champ des possibles se restreint et puis qu'on a la... le but à la fin, on a peur, ça fait peur, mais c'est fantastique parce que ça permet plein de repositionnements face au monde. C'est-à-dire c'est toujours quelque chose de différent. C'est toujours une pensée différente qui s'aiguise.

Lauren [00:36:41] Et vous à 30 ans, vous aviez déjà un enfant qui avait au moins 8 ou 9 ans.

Helena [00:36:45] Oui ! 8-9 oui.

Lauren [00:36:45] Vous l'avez eu très jeune.

Helena [00:36:47] Oui.

Lauren [00:36:47] Et vous êtes... vous étiez porteuse – enfin vous l'êtes encore d'ailleurs –, d'un discours très déculpabilisant sur la maternité. Moi j'adore entendre ce genre de choses, 'fin vous dites des trucs du genre "Bah nan les enfants c'est chiant quoi.".

Helena [00:36:56] Oui.

Lauren [00:36:56] Vous... vous le dites encore ?

Helena [00:36:58] Ouais, je m'en souviens. Ouais je m'en souviens parce que j'étais... il me semble une des premières. Ça choquait un peu. Après, Florence Foresti a pris ça en main aussi.

Lauren [00:37:11] Oui, bien sûr.

Helena [00:37:11] J'ai trouvé ça dément !

Lauren [00:37:12] Heureusement, elle a fait du bien avec ce spectacle hein.

Helena [00:37:14] Ouais. Très très bien. Je me souviens aussi d'Eliette Abécassis, qui a écrit un livre là-dessus aussi.

Lauren [00:37:18] Oui.

Helena [00:37:19] Et c'était des paroles plus imposantes que la mienne, qui... Moi, j'ai commencé à dire ça j'étais très jeune et puis j'étais pas très célèbre et ma parole n'était pas très entendue, donc je trouvais que ça faisait du bien parce que on nous prévient pas quand on est jeune fille, que ça va être une grosse galère ! On nous prévient pas du tout en fait. L'idée de Marie, la Sainte Vierge qui met au monde Jésus-Christ, bon, ça nous suffit et on se dit : "Oh génial ! L'enfant Jésus qui arrive... qui en plus est le fils de Dieu..." 'fin tous ces symboles nous... nous enferment un peu dans...

Lauren [00:37:52] Oui, dans lesquels on baigne de façon inconsciente quand on grandit dans un milieu chrétien quoi.

Helena [00:37:57] Oui, horrible ! Horrible. Et du coup, on est là avec ce bébé qui... qu'on connait pas, qu'est moche et puis qui nous fait des dessins moches qui, dès qu'il saute il faut dire "Ah, c'est bien !" Alors je dis ça avec... évidemment, c'est de la provoc ! Parce que évidemment que j'ai adoré cet enfant. Évidemment qu'il était fantastique et mignon et que c'est mignon aussi. Mais en soi, c'est pénible. C'était... c'est emprisonnant, ça nous enlève la liberté. Les papas, eux, continuent à aller faire le tour du monde.

Lauren [00:38:28] Evidemment.

Helena [00:38:28] Et vous laissent à la maison de toute façon. Et pourquoi pas ? Je veux bien, mais c'est chiant ! Donc, c'est tout ! Et puis on peut être jalouse de ce papa qui, lui, va continuer à bouffer le monde alors que vous, vous êtes là à la maison. Donc moi, je suis OK aussi pour dire que la femme c'est plus là. Pourquoi pas ? Mais c'est chiant, c'est tout ! Il faut le savoir, il faut le dire et il faut nous laisser en tout cas pouvoir aussi dire ça. Dire : "Je veux bien être la maman,

mais sachez que c'est pénible aussi." Et... et voilà, et c'est pénible. Mais c'est génial aussi, attention. C'est génial. Mais... mais, mais, on nous l'a pas assez dit, ça. Mais maintenant, je pense que la parole est libérée là-dessus.

Lauren [00:39:09] Oui ! Mais y a quand même des femmes qui culpabilisent aussi hein, de ressentir parfois ce truc d'enfermement qu'on ressent je pense toutes quand on est mère. En plus il y a de la fatigue, y a plein de choses qui font que parfois... pff...

Helena [00:39:19] Oui, puis c'est pas que passionnant.

Lauren [00:39:23] Oui.

Helena [00:39:23] Cette subordination à ce petit être qu'on veut mettre au monde, mais dans le sens, pas que le faire naître, le mettre dans le monde, lui donner les armes pour qu'il soit... pour qu'il soit suffisamment costaud, pour qu'il comprenne le monde. Suffisamment aussi que pour peut-être le modifier. Donc avoir aussi espoir en... en ce petit soldat qu'on met là... Ou cette petite guerrière, cette petite amazone qu'on met là pour qu'elle puisse aussi essayer de changer des choses. Mais c'est un... c'est un sacré boulot quoi ! Donc on a le droit de dire "Hey oh ! C'est chiant quand même !" Je pense.

Lauren [00:39:59] Ouais. Bon alors la transition est un peu bizarre parce que j'ai un peu cassé mon fil mais c'est pas grave. Je voulais parler de porno avec vous parce que vous avez réalisé un film porno ?

Helena [00:40:07] Oui, c'est vrai.

Lauren [00:40:08] Et il est vachement bien, d'ailleurs.

Helena [00:40:10] Merci.

Lauren [00:40:10] Il a été... il a été acclamé par la critique.

Helena [00:40:12] Oui, oui.

Lauren [00:40:12] C'était dans le cadre... il y avait plusieurs femmes, actrices ou artistes qui avaient été invitées à faire un film pornographique. Vous êtes la seule à avoir vraiment fait un film pornographique.

Helena [00:40:20] Oui.

Lauren [00:40:21] Vous avez été saluée pour ça. Vous avez quel souvenir ? Un sentiment de... de puissance, de jouissance à filmer...

Helena [00:40:28] Ah non, pas du tout !

Lauren [00:40:29] Non ?

Helena [00:40:29] C'est vraiment une expérience incroyable parce que au départ, on me propose ça je me dis : "Mais non, jai jamais pensé faire un film porno, je vais pas faire ça." Et puis après, je me dis : "Attention, on te donne l'opportunité de vivre une expérience", donc toujours dans mon esprit, "vivons des tas de trucs avant nos funérailles." Je me dis : "Bah il faut que j'en profite puisqu'on va me donner les moyens de faire quelque chose auquel je n'ai jamais pensé. Voyons ce que je peux en faire." Et là, donc, j'ai... j'ai fait ça. Et en fait, c'est très difficile ! Les premiers... les premières scènes à filmer sont... on se dit : "Mon Dieu mon Dieu mon Dieu ! Je rentre dans une intimité", en fait, on s'en fait tout un film. Et effectivement, au fur et à mesure qu'on fait ce film, on se rend compte que ce n'est pas une intimité. C'est un film et ce sont des acteurs.

Lauren [00:41:12] C'est un jeu.

Helena [00:41:13] Et c'est un jeu. Et que finalement, à cet endroit-là, il n'est pas plus obscène de demander à cette personne de faire semblant de jouir ou de se lécher ou de se... mmmhmmh des trucs parce que c'est comme... ça serait... c'est tout aussi obscène que de demander à un personnage, à un acteur, de pleurer. Demander à quelqu'un d'aller chercher dans son émotion quelque chose qui le fasse pleurer, finalement, c'est au même endroit que de demander à cette personne de jouir. Mais qu'effectivement, c'est tellement intime, qu'on s'en fait toute... toute une histoire. Et que pour eux, qui ont dépassé cet endroit-là, c'est tout à fait simple de faire ce que vous leur demandez et qu'au bout de la journée, c'est tout à fait simple de les filmer. Et qu'on est tout à fait distancié·e·s, c'est-à-dire que bon, là, vous êtes à la radio, vous voyez pas, mais on a les bras derrière la tête. Alors qu'au début, on est tout crispé, on se dit : "Oh mon Dieu, je vais filmer des gens qui font l'amour" et en fait, non, parce qu'ils font pas l'amour, ils jouent. Et un acteur qui pleure, ne pleure pas. Et un acteur qui meurt, ne meurt pas. C'est du cinéma. Et en fait, c'est du cinéma, mais c'est une mise en scène de l'intime. Et pour ça, c'était assez... assez fascinant. Donc, je n'étais pas dans une pièce de gens qui font l'amour. En tout cas. Mais j'ai filmé ça.

Lauren [00:42:31] Et c'est... alors c'est plus violent d'être dans la position de l'actrice ? Vous avez une filmographie incroyable. Bon le film que je crois que tout le monde a vu, où on vous a adoré c'est "L'Arnacœur", d'être dans cette posture-là où on vous demande de jouir, où on vous demande de pleurer, c'est... c'est quelque chose que vous vivez comment ?

Helena [00:42:47] Très bien. En fait, je me torture pas beaucoup. Je trouve que la vie, c'est suffisamment torturant pour que dans ces genres de métier-là, ça va j'emballe pas des poulets à l'usine non plus, donc je trouve que c'est... La moindre des choses c'est d'être humble face à ça. Donc, ce n'est pas une torture, non. C'est plutôt un jeu. C'est comme un enfant. En plus, on me paye pour ça souvent

correctement, même plus que correctement. Donc non, c'est comme un jeu, comme un enfant. Après, j'ai peur, ça crée des... ça crée une problématique, un trac, des doutes, du stress, ce n'est pas tout confortable. Mais, mais ce n'est pas une torture, non. Et...

Lauren [00:43:30] Et au final, il y a un objet qui... qui vous échappe ! 'Fin en plus surtout vous qui créez, qui écrivez, qui réalisez, vous avez aussi réalisé un documentaire sur le burlesque qui est super bien d'ailleurs.

Helena [00:43:39] Merci.

Lauren [00:43:39] Qu'on peut voir sur viméo. Co-réalisé. Là, d'un seul coup, l'objet qui va sortir de votre travail, il... il ne sort pas de votre cerveau en fait.

Helena [00:43:46] Non.

Lauren [00:43:47] Il vous est étranger. Y a pas quelque chose d'un peu troublant, ou...

Helena [00:43:52] J'aime pas trop et en même temps, je me dis que par rapport à ma maladie à moi qui serait de... de tout contrôler, de tout vouloir faire, de tout vouloir faire toute seule, de... Par exemple le livre, je l'écris, après je vais faire les clips moi-même, je les monte moi-même, je... je veux tout contrôler, le plan, le machin, le montage... J'ai cette espèce de... d'envie de contrôle. Et quand je me place comme actrice, je pense que c'est sans doute un apprentissage aussi pour apprendre à... à être dirigée, à accepter qu'on me dise : "Non, ce n'est pas bien. Fais-le comme si fais-le comme ça" parce quee suis ultra têtue, ultra susceptible. Je pense que je fais tout bien. Je pense que j'ai... en même temps que j'ai pas confiance en moi, bah si, malgré tout, puisque j'arrive à aller faire les rendez-vous. Donc il doit y avoir quand même un... une sur-confiance mélangée à ça, et donc dans la position de comédienne, je pense que je régule quelque chose aussi en me mettant dans cette position que je le déteste, qui me fait pleurer. Et je pleure comme comédienne parce que je suis susceptible. Si je sens que c'est pas bien, ou je me vexe et puis... C'est un endroit qui est plus difficile pour moi. De me laisser mal... de me laisser faire, de devenir la... la terre glaise de quelqu'un d'autre et de servir une idée qui n'est pas la mienne. Et oui, c'est une leçon d'humilité. Mais comme je pense, quand je deviens mannequin.

Lauren [00:45:16] Oui.

Helena [00:45:17] C'est-à-dire qu'il y a un endroit où il faut sans doute dans mon caractère – sinon, je serais vraiment devenue un dictateur.

Lauren [00:45:25] Mais il y a une violence en vous et c'est marrant parce que j'allais en venir à ça.

Helena [00:45:28] Vous la sentez là ?

Lauren [00:45:28] Bah, je la sens pas là, quand vous me parlez.

Helena [00:45:30] Ah bon ?

Lauren [00:45:30] Par contre, j'ai... 'fin vous avez écrit trois romans.

Helena [00:45:33] Oui.

Lauren [00:45:33] Donc "Ciao" amore c'est le troisième. Il y a "L'ennemi est à l'intérieur", mars 2002 et "Je me suis mise à table", février 2004. À chaque fois dans ces romans, il est question de femmes qui ont des pulsions meurtrières.

Helena [00:45:44] Oui.

Lauren [00:45:46] Qui les accomplissent ou pas, d'ailleurs. Ou on sait jamais si c'est vrai ou faux. En tout cas, voilà, il est question de meurtres, il est question de tuer des gens, des mères, des amants. Est-ce que cette espèce de pulsion de mort qu'on voit dans vos romans, elle est en vous ? C'est...

Helena [00:46:00] Oui, oui, sans doute. C'est marrant, c'est super. Parce que des fois... là, depuis tout à l'heure, vous m'avez dit deux-trois trucs, je vais... je vais y penser après, un peu comme dans une séance de psy, de psychothérapie.

Lauren [00:46:09] C'est la psychanalyse de La Poudre, c'est un classique ici.

Helena [00:46:11] Oui ! Ah oui c'est ça. Je vais repartir je vais me dire : "Bon, ok, alors je vais repenser à ça." Mais si, c'est vrai. Et en fait c'est... Mais c'est parti, ça s'est calmé petit à petit. D'ailleurs, ce roman-là est beaucoup plus lumineux et beaucoup plus vivant. Bien que.

Lauren [00:46:25] Bah la phrase de base, c'est quand même : "Ou il m'aime ou je le tue." Ça commence comme ça !

Helena [00:46:29] C'est vrai. Oui et puis, de toute façon... on peut pas le dire, mais...

Lauren [00:46:32] Oui, non. Ah non non non, attention, pas de spoiler, parce que c'est un thriller.

Helena [00:46:36] Donc oui, donc je peux pas. Donc oui oui, c'est vrai. Mais oui, oui, il y a une violence, il y a... Mais que je maîtrise, que j'essaye de maîtriser. Mais je pense qu'effectivement, au fond, il y a quelque chose de très autoritaire, de très violent... Mais que

je maîtrise. Donc il y a tout... Tout paraît beaucoup plus doux. En fait, c'est un barbapapa et à l'intérieur, je crois qu'il y a une Kalashnikov ou un truc comme ça. Oui.

Lauren [00:47:01] Mais c'est quelque chose...C'est moi qui vais me psychanalyser aussi là, pour le coup. C'est quelque chose que moi je peux ressentir, cette espèce de pulsion de meurtre en fait. Je pense que c'est très tabou pour une femme de la ressentir parce qu'on n'est pas supposées prendre les armes, nous on ne fait pas l'armée, on ne fait pas la guerre. Mais pourtant, elle est en nous parfois.

Helena [00:47:19] Bien sûr.

Lauren [00:47:19] Ça jaillit d'une colère, de quelque chose... D'ailleurs, La Poudre, ça raconte un peu ça. Cette espèce de truc entre la barbe à papa et la poudre à canon. Et donc vous l'avez apprivoisée, vous... vous l'avez... Vous avez l'impression de l'avoir apaisée ?

Helena [00:47:31] Oui ! Oui puis j'en fais des fantasmes que j'avoue... Je sais pas, moi je me dis que si on me... Je touche encore du bois, mais que si on me dit "vous en avez que pour quatre mois à vivre", je prends un gun, je vais dans la rue et je mets une balle dans les rotules de tous les mecs qui me font chier.

Lauren [00:47:50] Oh.

Helena [00:47:50] J'adore cette idée. Alors évidemment, ça n'est qu'un fantasme.

Lauren [00:47:54] C'est très provocant de dire ça.

Helena [00:47:54] Et je ne peux pas le faire.

Lauren [00:47:56] Bien sûr.

Helena [00:47:57] Mais c'est... ça rejoint ces héroïnes de... Comment elles s'appellent les deux là... c'est Thelma et Louise !

Lauren [00:48:04] Thelma et Louise, bien sûr. On a toutes fantasmé sur Thelma et Louise

Helena [00:48:04] Voilà ! Qui traîne... Mais oui ! On est là, et puis le mec il te fait chier, puis tu sors le gun, tu dis : "Bah vas-y ! Vas-y t'as dit comment ? T'as dit quoi ? Vas-y, redis-le, "bonasse hein ? Je te nique ? Quoi ?" Et on a envie de le faire, de dire : "Mais arrête ! Je te casse la gueule en fait." Et c'est parce qu'aussi on peut pas la casser la gueule qu'ils nous font ça. Parce que si on casse la gueule, ils le font pas ! Puisque dès qu'il y a un mec à côté de nous, ils le font pas. Pourquoi ? Bah parce qu'ils respectent le mec, mais parce qu'ils veulent pas se faire casser la gueule par le mec. Donc oui, j'ai des fantasmes comme ça de meurtre, que j'assouvis par la parole ou par l'écriture.

Lauren [00:48:41] Par l'écriture.

Helena [00:48:41] Ouais ouais. Mais c'est vrai que cette colère-là faut bien qu'elle... qu'elle exulte, comme dirait notre ami Brel. Mais pour d'autres... Lui disait "il faut que le corps exulte."

Lauren [00:48:53] Ah j'adore quand vous citez du belge. Alors, il y a autre chose aussi qu'on demande aux femmes, au-delà de... de pas tuer. 'Fin on demande à tout le monde de pas tuer, mais de pas prendre les armes en tout cas.

Helena [00:49:02] Oui c'est pas bien ! On tue pas hein les enfants ?

Lauren [00:49:04] Non on ne tue pas, c'est la base. Mais en tout cas, on demande aussi aux femmes de rester jeunes.

Helena [00:49:09] Ah oui.

Lauren [00:49:09] Et vous en parlez de plus en plus souvent, récemment dans le Elle j'ai lu une interview, où vous disiez que vous n'avez pas du tout envie de... En gros, vous êtes plus du tout censée désirer. Et que pourtant, les hommes vous amusent encore et ça vous emmerde un peu.

Helena [00:49:24] Que ? Pardon?

Lauren [00:49:24] Que les hommes vous amusent encore, et que ça vous emmerde un peu que finalement, vous soyez supposée ne pas être un objet de désir arrivée à un certain âge.

Helena [00:49:32] Oui, oui oui.

Lauren [00:49:33] Ça vous arrange pas, quoi.

Helena [00:49:35] Ben non, ça m'arrange pas ! Et puis, je trouve qu'on nous ment ! Que c'est... que c'est une sorte de prison. Après, je comprends évidemment le concept de base, c'est-à-dire nous sommes des êtres qui sont là pour procréer. Donc une femme après la ménopause n'est plus une génitrice potentielle, donc dans nos instincts évidemment, on est moins attiré par une femme qui a donc la ménopause, donc qui a des signes de vieillesse. Ça se voit que on vieillit et nanana, ça, ok. Donc on est d'accord. M'enfin, on n'est plus non plus dans les grottes et on n'est plus des Cro-Magnon. Le monsieur va pas chasser. Et nous, on fait pas les enfants dans la grotte. Donc déjà, on a dépassé ça, donc arrêtez avec... ramenez pas toujours l'instinct, parce que sinon retournons dans les grottes et on repart à zéro et alors on ne pense plus. Donc on n'est plus à cet endroit. Donc la pensée a évolué. Donc, maintenant qu'on continue à nous faire croire qu'un monsieur qui a des rides, il est... c'est mieux. J'entends même des copines dire : "Oh, mais c'est tellement

charmant... Un monsieur..." Souvent on parle des acteurs qui sont nos exemples, donc machin chouette, regarde... Je dis : "Bah pas du tout ! Regarde la photo de lui à 20-25 ans, la beauté du diable, c'est valable pour lui." C'est vrai que c'est plus beau, jeune. C'est vrai que la chair pleine, c'est très beau sur la plage, un beau jeune homme en maillot, c'est plus beau qu'un beau pépé. Alors on est d'accord, un homme à 57, 60 ans, 62, n'importe quel âge, il peut être joli comme une madame, mais si c'est un bel homme, il aura toujours été plus beau à 20, 30, 35 et après moins. Mais on nous fait croire. Alors les hommes, pardon, mais perdent leurs cheveux très vite. Ils ont des gros ventre, ils ont la peau qui suinte, ils ont des rides pas belles. Ils perdent aussi leur... leur rebondi. Et d'ailleurs, devant leur miroir, ils flippent. Les vrais copains, ils vous disent qu'ils sont pas contents de leurs rides, de leurs bourrelets, de leur menton qui tombe, de leur cou qui plisse, eux non plus. Mais on continue à nous faire croire que eux, c'est charmant et que nous, c'est moins bien. Eh ben, c'est pas vrai. C'est pas vrai. Il faudrait faire des séries... maintenant, moi je demande à mes copines du Elle de faire une série avant/après, avec des acteurs, par exemple. Montrer des photos d'eux à 25 ans, Marcello Mastroianni il est plus beau jeune que vieux !

Lauren [00:51:57] Ce qu'on fait souvent pour les femmes, d'ailleurs. On fait des "avec et sans maquillage", des...

Helena [00:51:59] Mais oui !

Lauren [00:51:59] On compare toujours.

Helena [00:51:59] Y a plein de blog ! Y a plein de blog. Pas maquillée, pas habillée, avant/après... Mais faisons l'expérience sur les monsieurs ! Jean-Paul Belmondo, pardon, mais il est plus beau dans Pierrot le fou ou dans... Avec Jean Seberg...

Lauren [00:52:21] Ah oui oui, "À bout de souffle".

Helena [00:52:24] "À bout de souffle." Que... Qu'aujourd'hui, c'est pas difficile. Mais même que à 50-60 ans.

Lauren [00:52:28] Bien sûr.

Helena [00:52:28] Il est... C'est comme ça. Et on aime cette jeunesse, et moi je l'aime, je la décris dans "Ciao amore", je la trouve très belle. Mais en même temps, moi je trouve que je suis une fille de qualité et qu'il y a des hommes de qualité, certes moins beaux que quand ils étaient jeunes, mais qui me plaisent parce qu'ils ont traversé et que je trouve une autre beauté dans la pensée, dans le déploiement d'une pensée, dans une personnalité, etc. etc. Mais c'est vrai qu'il y a des injonctions terribles pour nous les femmes, et que on y participe. C'est difficile de résister. Et puis qu'il y a tout un système. Après, on peut en débattre... Mais les lobbies des produits de beauté, donc c'est eux qui payent les magazines féminins, donc les magazines féminins mettent aussi... Tous les étés, on nous dit qu'il faut être mince et belle

 © Tous droits réservés

sur la plage alors que de toute façon, toutes les jeunes sont belles sur la plage, même un peu plus grosses l'une que l'autre, même avec des petits seins, des gros seins, un gros pet. Pet en belge, c'est un...

Lauren [00:53:26] C'est les fesses ?

Helena [00:53:26] C'est les fesses. Avec un petit cul, un gros cul, 'fin de toute façon, ben voilà ! Quoi ?

Lauren [00:53:31] Et vous dites aussi que vous allez... Vous avez aussi fini par être prise au sérieux. Est-ce que c'est ça aussi le bon côté du fait de... qu'on arrête finalement de vous renvoyer sans cesse à votre beauté et du coup on vous écoute plus ?

Helena [00:53:44] Bah c'est sûr que, de toute façon, la perdition de cette beauté fatale et de cette beauté du diable fait que vous devenez plus sérieuse. Et puis, vous-même, il vous faut peut-être plus d'atouts. Je sais pas... Encore une fois, c'est des questions que je me pose et qui... et qui mettent longtemps... Je sais pas si ma paresse, elle est due au fait que j'avais un pouvoir aussi de par cette beauté, ou si c'est à force de confronter les choses que je... que je me crée un tempérament plus fort. Je n'arrive... c'est un peu comme l'œuf ou la poule, j'arrive pas à savoir où sont les conséquences des choses et comment tout ça se mord pas la queue. Donc c'est difficile de parler de manière tout à fait affirmative de... Oui, c'est l'âge qui fait que. Oui, c'est l'âge, mais aussi je sens que je glisse et que je perd cette chose-là qui était, malgré tout, quelque chose qui, pendant que j'y suis, c'est-à-dire quand j'ai cet... ce truc-là, bah, ça me semble normal et je me dis : "Oh bah, je m'en fous, vivement les rides !" Sauf que quand la réalité arrive et que je sens que je perds ça, je sens que, aussi... je sors, oui, d'une société petit à petit... Mais en même temps, c'est normal ! C'est normal. Dans les... dans les tribus des Indiens d'Amérique bien sages, ils savent très bien que chaque âge a sa place. Et c'est pour ça que je rejoins ce que je vous disais tout à l'heure. J'aime ce personnage que je me vois devenir, cette dame de 50 ans, parce qu'en fait, j'aime cette place aussi ! C'est-à-dire je me déplace, je vois les jeunes que j'ai mis au monde, le mien et ses amis qui sont des trentenaires en devenir, eh ben oui, ils vont prendre la place. C'est eux qui sont aux concerts, dans les salles que j'avais... que j'investissais moi. Ils sont au Trabendo, ils sont au Divan du monde... C'est eux qui sont dans les studios. Je les vois faire des photos donc... Ben oui, ça m'interpelle. Je suis un petit peu jalouse. Je dis : "Ah merde, c'était moi en fait, qui étais dans les pages des Inrocks. Et c'est eux..." Ben oui, mais madame, c'est normal. Maintenant, prends une autre page, prend une autre place. Et puis, de temps en temps, t'iras au trabendo, si tu feras encore un concert, mais ce sont les jeunes qui achètent de la musique et... ben c'est comme ça. Et c'est normal. Et dans les tipis et ben, les vieux ils restent à un autre endroit, donc accepte cette place-là et... et ça en fera quelque chose de joli. Mais ça vient en même temps, 'fin je sais pas si j'ai répondu.

Lauren [00:56:09] Ouais, je vois tout à fait.

 © Tous droits réservés

Helena [00:56:10] C'est parce que oui, je perds des choses, mais j'en gagne d'autres. Mais... mais c'est joyeux en même temps.

Lauren [00:56:15] Tout à l'heure, avant l'interview, on parlait aussi de... de la façon dont on exprime une conscience féministe. Vous l'avez en fait toujours eu en vous, mais vous l'exprimez de façon aussi de plus en plus claire et... et forte.

Helena [00:56:29] Ouais. Oui, et puis j'étais... Vous m'avez dit ça au café tout à l'heure et j'étais contente que vous l'ayez vu parce que pour certaines personnes, ils ont l'impression que je me réveille féministe puisque la parole est plus forte. Or, j'ai toujours dit, même dans les interview dont vous parliez tout à l'heure, chez Ardisson, je me souviens où il m'a demandé "Quelles sont les photos dont vous avez honte ?" Et je disais déjà à l'époque : "Ben les photos pour vendre des rimmels parce que je trouve ça idiot d'avoir l'air d'une femme heureuse parce que j'ai un rimmel, je veux bien vendre un rimmel, mais..."

Lauren [00:56:58] Vous le disiez déjà ouais. D'ailleurs, vous êtes... y a une blonde sur le plateau qui vous dit...

Helena [00:57:01] Oui, une mannequin.

Lauren [00:57:03] "Vous croyez qu'en Afrique les gens ils se posent ce genre de question ?"

Helena [00:57:06] Oui.

Lauren [00:57:07] Et... et on sent que votre parole elle est pas du tout à sa place quoi.

Helena [00:57:11] Non.

Lauren [00:57:11] C'est pas du tout... On attend pas du tout ça, sur ce plateau, à cette heure de...

Helena [00:57:14] Oui, puis on la comprend pas, parce que ça vient effectivement d'une parole de personne qui semble gâtée par la vie, puisque tu peux faire le mannequin en vendant du rimmel et gagner très bien ta vie. Donc, évidemment, si on vous met ça en confrontation avec les gens qui meurent de faim en Afrique, ben oui, on n'est pas au même endroit de la... effectivement ! Mais... mais en même temps, tout est lié.

Lauren [00:57:35] Mais votre parole aussi, elle s'est solidifiée.

Helena [00:57:37] Oui.

Lauren [00:57:37] Parce qu'à l'époque, on vous sent aussi un peu désarmée face à la réponse de cette nana.

Helena [00:57:39] Bien sûr !

Lauren [00:57:40] Vous êtes là genre : "Oui bon bah ok, c'est sûr."

Helena [00:57:42] Oui, oui !

Lauren [00:57:44] Et aujourd'hui, vous avez un argumentaire qui est beaucoup plus... 'fin je sais pas...

Helena [00:57:51] Bien sûr ! Oui, plus solide.

Lauren [00:57:51] Plus solide ou...

Helena [00:57:52] Oui, bah c'est plus solide, parce que... ben parce que, alors là, pour le coup, c'est pas que la perdition de la beauté du diable, là c'est... c'est tout ce dont on est nourri. Tout ce dont on est nourri. Ce sont les lectures, ce sont les... la pensée, les pensées qui se déploient. Les confrontations. Je me suis beaucoup intéressée à plein de choses, à des philosophes, à des... à des écrivains...

Lauren [00:58:16] Y a des choses qui ont fait déclic assez récemment, des choses que vous avez lues dernièrement, que vous pourriez recommander ?

Helena [00:58:24] Mais, ouais, tout le temps ! Alors ça peut être très simplement Virginie Despentes, qui est plus simple d'accès, en lisant "King Kong Théorie", on peut se rendre compte d'un pamphlet féministe et d'une parole qui est très forte. Mais en même temps très rock et très moderne, et qui nous met pas à distance parce que c'est pas une grande philosophe. Je pense que c'est une grande philosophe.

Lauren [00:58:43] Oui.

Helena [00:58:44] Attention. Mais pas dans le sens universitaire, avec un métalangage qui tient à distance, un métalangage étant un langage très particulier qui fait partie d'une confrérie et qui met à distance un peu le lambda qui ne comprendrait pas. Donc, on peut lire du Virginie Despentes, mais après, on peut aussi lire Béatrice Preciado, qui a été sa collègue ou qui l'est toujours, je ne sais pas, et qui est elle une philosophe pour le coup, et qui a écrit des essais parfois un peu plus compliqués sur le genre, le transgenre, la position de la femme. Je me suis beaucoup intéressée aussi au genre, qu'est-ce que c'est que le transgenre, mais... parce que j'avais des amis hommes qui se sont transformés en femme, très vite, parce que j'avais 18 ans donc... Déjà, cette question de : qu'est-ce que c'est qu'une femme, finalement ? À quel endroit ? Puisque cet homme est une femme ? C'était génial déjà comme ouverture d'esprit. À 18 ans tu fais waouh ! Qu'est-ce qui se passe ?

Lauren [00:59:38] Vous avez accès à votre... à votre chambre à vous ? Un espace où créer en toute liberté sans qu'on vienne vous... ?

Helena [00:59:43] Ma chambre à moi, vous voulez dire...

Lauren [00:59:45] Un peu au sens de Virginia Woolf, où elle explique que, voilà, que toute femme artiste a besoin d'avoir un espace où on vient pas l'encombrer avec des contraintes matérielles pour pouvoir créer.

Helena [00:59:56] En fait, oui, mais je pense qu'elle est en soi. En tout cas moi, elle était en moi parce que jusqu'à très tard, je n'ai eu, dans ma vie familiale, d'endroit pour créer que le... la salle à manger, dans lequel j'avais mon ordinateur. Parce qu'en bonne femme d'intérieur, j'ai laissé la chambre à monsieur pour qu'il puisse créer et lui s'enfermait des contingences domestiques et des enfants, donc moi j'étais dans le salon, enfin dans la salle à manger et les enfants venaient me demander qui un 4 heures, qui une tartine ou gnagnagna et ils avaient des choses à faire et des choses à dire. Et donc, en fait, j'étais là, j'écrivais. Puis je les voyais arriver dans mon... dans mon angle de vue et je faisais "Aargh..." Et ils attendaient et je finissais mon idée. Et une fois que mon idée était bien écrite, je disais : "Quoi ?" "Est-ce que je peux avoir... une pomme?" "Oui." Et je le faisais. Donc, en fait, cette chambre, elle était en moi. Après, j'ai réussi à...

Lauren [01:00:58] Vous l'avez matérialisée.

Helena [01:00:58] Oui, à réclamer le bureau et à dire : "Mais en fait, je comprends pas pourquoi toi, tu peux être là et pas moi." Voilà.

Lauren [01:01:06] Ben oui c'est important.

Helena [01:01:07] Mais oui, c'est important.

Lauren [01:01:09] C'est hyper important.

Helena [01:01:09] Mais oui ! Et donc maintenant, j'ai un bureau à moi que j'adore, et dans lequel je peux m'enfermer. Et puis, de toute façon, je n'ai plus d'enfants qui veulent des gâteaux.

Lauren [01:01:17] Ça c'est pas mal.

Helena [01:01:18] Non c'est triste.

Lauren [01:01:18] Ça doit vouloir d'autres choses à trente ans un enfant, non ? Peut-être... On dit souvent "petits enfants, petits problèmes, grands enfants, grands problèmes", c'est vrai ça ?

Helena [01:01:26] Bah c'est des soucis. Oui c'est des soucis ! On a peur. On a peur des accidents, on a peur... on a peur des choses quoi. On a peur tout le temps de toute façon.

Lauren [01:01:33] Oui.

Helena [01:01:33] Être maman, c'est avoir peur éternellement. Mais non, maintenant il faut être grand-mère.

Lauren [01:01:40] Ben alors justement, ça... il y a un lien plus ou moins direct avec la question que je pose à toutes les femmes qui passent ici. Quel rapport entretenez-vous avec votre utérus ?

Helena [01:01:51] Ah !

Lauren [01:01:52] On y pense pas assez souvent à cet organe je pense. Qu'on a ou qu'on n'a pas d'ailleurs.

Helena [01:01:53] Quel rapport j'ai... avec la vie ! C'est-à-dire que vous voulez dire... en fait vous parlez de la... d'une forme de maternité. Qu'est-ce qu'on fait de cette... de cette idée?

Lauren [01:02:03] Je sais pas, je sais pas de quoi je parle, mais je trouve qu'en fait, on est souvent renvoyées à lui, à cette fonction qu'on a de devenir mère, qu'on la devienne ou pas, qu'on puisse le devenir ou pas, finalement on est souvent ramenées à ça.

Helena [01:02:15] Bah je le... en fait j'ai... Comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai souvent... je me suis souvent considérée comme un individu et donc j'ai beaucoup eu de mal avec ça. C'est-à-dire que mes seins m'étonnent toujours.

Lauren [01:02:25] J'adore cette phrase.

Helena [01:02:25] C'est-à-dire que je sais que j'en ai, mais je suis toujours étonnée de les avoir. Je dis : "Ah ouais !" et parfois je les touche et je m'en rends pas compte.

Lauren [01:02:33] Là vous les touchez d'ailleurs.

Helena [01:02:37] Je suis en train de les toucher. Parce que là je suis en train de les toucher parce que je dis "ah ouais j'ai des seins, c'est marrant, tiens..." En fait d'un seul coup... En fait, parce qu'au début, on est un peu... enfin normaux, on est tous pareils. Après, dans la culotte, ça se voit pas ce qu'on a.

Lauren [01:02:45] Oui oui, y a une neutralité des enfants, oui.

Helena [01:02:48] Et puis, d'un seul coup, nous on a des espèces de... de petits seins qui arrivent là et on dit : "Ah ouais en fait, je suis différente." Mais donc tout ça... et pareil écouter mon corps à ce niveau-là, c'est-à-dire que même les gynéco ils vous disent : "Et vos dernières règles elles sont de quand ?" Je sais pas. Et... et les seins qui gonflent avant... Tous les signaux liés à ma féminité, je ne les analyse pas, je ne les calcule pas, je ne les vois pas.

Lauren [01:03:12] Vous les écoutez pas.

Helena [01:03:12] Je ne les sens pas, je ne les écoute pas. Donc je ne sais pas qu'ils sont là. Donc, l'utérus, c'est pareil. Je me rends compte petit à petit que il est là, mais qu'il sert à rien, que il va plus faire d'enfants. Mais ça ne m'a pas trop préoccupée. Le concept m'angoisse, c'est-à-dire que ce n'est plus un champ des possibles. Donc, dans ce sens-là, c'est compliqué, moi qui veux toujours que tout soit possible. Donc à cet endroit, je me dis : "Ah merde, on me ferme une porte ! La vie me ferme cette porte." Mais en soi, je m'y attache pas, mais encore une fois, parce que je sais que je suis une fille. Je sais que je suis une femme, mais en même temps, c'est... c'est un concept... C'est plus un concept qu'une réalité. Je sais que c'est une réalité physiologique, mais que je ne vis pas. Je suis obligée de m'y forcer pour... Je suis obligée de... C'est les autres qui m'y renvoient. C'est les messieurs dans la rue qui me disent : "Heeeyy..." des trucs bizarres, et je dis : "ah oui, en effet."

Lauren [01:04:12] Ah oui c'est vrai, mince, mes seins.

Helena [01:04:12] Je suis un autre... je suis une autre chose qu'un individu. Mais sinon, je me réveille et je me sens tout à fait normale en fait.

Lauren [01:04:25] C'est pas un fardeau que vous portez en tout cas.

Helena [01:04:27] Non non, au contraire. Je trouve ça difficile. Après, ça peut donner des choses très bizarres, comme dire : je suis très contente d'avoir mis au monde un garçon plutôt qu'une fille. Ce qui est choquant, ce qui est quand même très violent à penser. Mais c'est vrai que je suis contente de la liberté qu'il a plutôt que ce que nous traversons. Parce que je trouve que c'est très très difficile d'être une femme. Et encore, encore une fois, je mets toujours de la réserve. C'est-à-dire, j'ai conscience que nous, en France, on est encore parmi les gâtées. Mais je peux pas m'empêcher de penser que tant qu'une femme est violée, battue, excisée, lapidée, mise en prison – là, au Maroc, y a une femme ce matin, on vient de lire, deux ans de prison pour adultère. Donc, tant qu'une femme est maltraitée sur la planète en tant que femme, je ne me sens pas tranquille parce que cela veut dire que dans l'inconscient collectif, il est possible de nous traiter de la sorte. Et donc, je ne marche pas tranquille. Et être une femme, c'est difficile. Et on s'en rend compte tout au long de la vie. C'est-à-dire que ça prend... la conscience, elle est de plus en plus aiguisée au fur et à mesure que l'on vieillit.

Lauren [01:05:45] Ça... ça évoque quoi pour vous, la poudre ? Ça vous fait penser à quoi ?

Helena [01:05:49] Un truc explosif. Oui. Pas... ouais, un truc explosif, de la poudre. Ouais. C'était ça ou pas ?

Lauren [01:05:59] Hm. J'aime bien moi, cette idée-là, ouais.